



J'ai vu...



LES DEUX COMPÈRES
Bernstorff — Bolo

FOP 47

L'ARMÉE POLONAISE A REÇU SON DRAPEAU



Les chasseurs polonais du premier bataillon au camp de Sillé-le-Guillaume.



Les officiers et l'aumônier du bataillon.



L'essayage de la czapka.



Les recrues françaises d'origine polonaise apprenant le polonais.



Kosciuszko.



Le drapeau des volontaires bayonnais de 1914 percé par plus de quarante balles allemandes.

L'armée polonaise a reçu son drapeau. Les couleurs nationales de ce peuple héroïque, esclave depuis plus d'un siècle et dont les destinées sont si étroitement liées à la cause de l'Entente, vont bientôt flotter sur le front occidental aux côtés des drapeaux des Alliés. J'ai Vu a déjà mentionné la création de l'armée polonaise en France. Cette armée existe aujourd'hui autrement que sur le papier, et c'est le premier bataillon des chasseurs polonais formé au camp de Sillé-le-Guillaume, dans la Sarthe, qui a reçu solennellement son drapeau le 15 octobre, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Kosciuszko. C'est à l'heure même où l'Allemagne est obligée de licencier les légions polonaises qu'elle avait levées grâce à de fallacieuses promesses, que les descendants des émigrés de 1830 et de 1863, obéissant à cet ordre suprême qui leur a été transmis de père en fils, reprenant la czapka des Confédérés de Bar, vont se battre contre l'ennemi séculaire et délivrer leur aigle blanc que l'aigle noir des Hohenzollern n'a jamais réussi à étouffer dans ses serres cruelles.

J'ai vu.

LES SOLDATS AMÉRICAINS SUR NOTRE FRONT ONT AUSSI DES MÈRES ET DES FIANCÉES



A les voir dans nos camps d'instruction qu'ils peuplent de leur jeunesse exubérante, si gais et d'un moral si solide, on oublierait volontiers que ces grands gaillards si souples, au visage net, et au regard si direct, ont laissé par delà l'Océan des femmes, mères et fiancées, que leur absence

angoisse et qui pleurent de leur départ. Et pourtant, voici, en haut de la page, des Américains qui assistent au départ pour le front français de ce qu'elles ont de plus cher au monde, leur enfant, leur fiancé. Elles le voient dans la nuit hostile, seul dans le camp endormi !

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN

Un coup mal joué du fait de ce dernier arrêta la partie. Les trois hommes étaient pâles de colère. Les mains de Krühl tremblaient quand il serra celles de Bébé Salé.

— Il devait jeter sa femme, dit-il à Pointe quand Bébé Salé eut pénétré dans une chambre sordide où il vivait avec sa vieille sœur Adélaïde.

Il en était ainsi chaque fois que Krühl, Pointe et Bébé Salé jouaient aux cartes. Et comme ils sacrifiaient chaque jour à cette passion, le crépuscule de la nuit les renvoyait chacun à leur foyer, la face pâle et les idées hostiles. La nuit dissipait ces quelques nuages. En arrivant chez Ploëdac, Krühl demanda :

— Il est là l'oiseau ?

— Oh ! Monsieur Krühl, c'est un Monsieur bien comme il faut, répondit M^{me} Ploëdac, et bien savant. Il paraît qu'il est médecin, mais qu'il écrit aussi des livres. Ça vous fera une société.

— Où le mettez-vous ? demanda Pointe agressif.

— Voilà, Monsieur Pointe, je voulais vous demander d'avoir la gentillesse de me céder votre chambre. Ce Monsieur ne restera pas longtemps et vous pourrez la reprendre tout de suite. J'ai fait meubler la petite chambre du haut, celle qui donne sur la jetée. Vous serez très bien. M. Caneton disait que c'était la chambre la plus agréable de l'hôtel.

— Caneton disait cela, ronchonna Pointe, parce qu'il n'y habitait pas. Enfin, Madame Ploëdac, vous pouvez disposer de la chambre. Je suis très heureux de vous rendre service, mais n'essayez pas de me faire prendre des vessies pour des lanternes. Je ne suis pas débarqué ici avec le dernier wagon de pommes. La chambre que vous m'offrez, en l'agrémentant d'une roue en osier, pourrait convenir à un écureuil. Meublée d'un perroquet, elle pourrait convenir à un perroquet misanthrope. Mais n'allez pas me dire que les clients se battent pour l'occuper.

« Prenez ma chambre, donnez-la à votre greluchon et considérez que je vous rends service. »

M^{me} Ploëdac tortilla le coin de son tablier et s'empressa de disposer les couverts sur la table.

Krühl, le nez mobile, furetait dans la cuisine.

— Bouh ! bouh ! peuh ! Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? demanda-t-il en flairant la marmite.

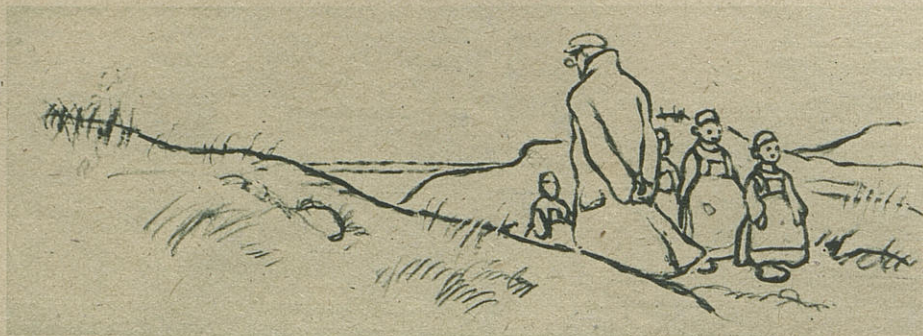
— Allez vous asseoir, vous le saurez tout à l'heure, riposta Adrienne.

— Ce que tu ne sauras jamais, toi, c'est faire de la bonne cuisine, déclara Krühl. As-tu acheté du lait pour Rackam ? Où est donc cet animal ténébreux ?

Il appela Rackam. « Viens, mon Rackam ? »

Un « mia » enroué révéla la présence du chat dans l'escalier de la cave.

Voici le résumé du précédent chapitre de ce roman commencé le 13 octobre (n° 152). — Un Hollandais, Joseph Krühl, s'est établi dans un petit port breton. Il vit retiré dans une auberge avec son chat Rackam, l'hôtesse M^{me} Ploëdac et quelques camarades dont le vieux peintre Désiré Pointe. Pointe, Krühl et quelques pêcheurs, dont Bébé Salé, jouent aux cartes dans le cabaret de la belle Marie-Anne. Sur un coup douteux, les trois hommes se séparent en colère.



LES PETITES FILLES DÉFILÈRENT UNE A UNE.

— Tu l'as encore enfermé exprès !

Krühl ouvrit la porte et le chat noir sortit lentement, la queue perpendiculaire au sol. Il se frotta l'échine le long du comptoir.

— Viens, mon poulet, fit Krühl.

Il gratta la tête de Rackam qui, les yeux clos, commença à ronronner en se collant contre les jambes de son maître.

— Ces messieurs sont servis.

Pointe et Krühl se hâtèrent vers leurs places. Les heures de repas leur apparaissaient comme des heures d'élite. La fin du repas particulièrement, à leur avis, valait la peine d'être vécue deux fois par jour. En prenant le café, le tabac fumé dans la pipe se révélait supérieur. On ébauchait des projets d'avenir, toujours des projets. Krühl évoquait un monde disparu, plein de terreurs.

M^{me} Ploëdac et Adrienne formaient un auditoire de fortune.

Quelquefois Krühl prenait un livre, l'ouvrait avec respect, cherchait un passage et lisait à haute voix une étrange histoire, pleine de coups de couteau, de pièces de huit, de jurons désuets, de créoles diaboliques, de soleil et d'or, d'étoffes somptueuses et de malédictions.

Les Bretonnes se signaient quand venait le passage de l'inévitable pendaison et Krühl



BÉBÉ SALÉ.

dont l'émotion pinçait les narines, commandait une bouteille d'un vin mousseux remarquable qu'il réservait pour sa consommation. — C'est-y vrai ? demandait Adrienne.

III

L'INCONNU.

Krühl ouvrit l'œil, bondit hors du lit et, les doigts de pieds retroussés, courut sur les talons jusqu'à la fenêtre dont il écarta discrètement les rideaux à carreaux rouge et

blanc. Sur la terrasse qui surplombait la rivière, plié en deux contre la balustrade, un homme vêtu d'un complet veston bleu-marine et coiffé d'un chapeau mou de même couleur contemplant, en fumant une cigarette, une embarcation qu'un gosse âgé de dix ans rentrait dans le port à la godille.

Vu de dos, l'étranger ne paraissait pas très important. La coupe de son veston et de ses pantalons relevés d'un pli dans le bas indiquait quelque souci d'élégance.

Krühl reniflant et la bouche entrouverte tâchait à voir le visage de l'individu qui depuis la veille avait servi de thème aux hypothèses les moins honorables.

Le hasard ne favorisa pas ses désirs, aussi Krühl se hâta-t-il de vêtir un pyjama de flanelle grise et de chausser ses pieds dans des pantoufles de cuir. Sans prendre la peine de fermer la porte de sa chambre, traînant ses savates sur les marches de l'escalier qui accédait au grenier, il se dirigea vers la chambre de Pointe, à travers des amas de filets en réparation, de vieux prélatras rapiécés, le visage heurtant des linges douteux séchant sur des cordes trop lâches.

Il frappa la porte du poing et des pieds.

— C'est qui ? fit une voix mal réveillée.

— Ouvre, quoi !

— C'est toi, Krühl ?

— Bien entendu.

La porte s'ouvrit et Krühl, pénétrant dans la petite chambre, eut tout juste le temps d'apercevoir deux jambes aussi charnues que des ceps de vignes, une chemise claquant au vent comme un pavillon.

— Tu dormais ? fit-il d'un air innocent.

— Ah... Oh... c'est-à-dire que, non... je pensais à... je...

— C'est curieux comme le rhum te rend lucide. Il est huit heures.

— Ah ! bâilla Pointe que cette révélation n'écrasait pas outre mesure.

— Oui, il est huit heures, poursuivit Krühl et le type est là, en bas, sur la terrasse.

— Où donc ?

— Sur la terrasse.

Pointe sortit du lit et s'approcha de la fenêtre, suivi du Hollandais. Il entra ouvrit les rideaux, se frotta les yeux, puis se retourna vers sa table de toilette, prit un verre qu'il remplit d'eau et avala d'un trait. Il revint à la fenêtre.

— Ah oui !... dit-il.

— Ça fait une heure qu'il est comme ça, ajouta Krühl. C'est un individu dans le genre des crocodiles du Jardin des Plantes, on pourrait le contempler une journée entière sans le voir essayer un mouvement. Quel drôle de corps !

Pointe s'habillait, enfilait une à une les



« C'EST QU'IL EST GENTIL ! »
DIT MARIE-ANNE.

Pointe et le Hollandais s'assirent à leur place habituelle et l'étranger pénétra dans la pièce.

Il salua, posa son chapeau sur une chaise et esquissa un sourire dans la direction des deux camarades.

— Messieurs, dit-il en s'inclinant.

Krühl inclina la tête. Pointe porta la main à son chapeau de feutre.

Vu de face et dans tous ses détails, le nouvel hôte de la maison Plœdac n'offrait rien d'hallucinant.

C'était un homme de vingt-huit à trente ans, très jeune d'allure, au visage entièrement rasé. Sa tête un peu longue ne laissait deviner aucun des vices dont Krühl et Pointe l'avaient librement gratifié. Non, l'inconnu se présentait plutôt sympathiquement. Sa figure fine s'éclairait d'un bon sourire jovial. Ses yeux noirs, incroyablement ronds, brillaient comme des yeux de jeune canard en goguette.

Dans l'ensemble il paraissait chétif, un jeune gigolo chétif. Son élégance un peu négligée devait séduire certaines dames.

A côté de lui, Krühl s'érigait comme un temple et Pointe se laissait contempler comme les ruines d'un édifice d'une qualité de construction introuvable de nos jours.

En attendant qu'Adrienne eût fini d'échauffer les quelques grains d'une poussière, qui, depuis la fondation de l'établissement, servait de thé, le jeune homme, les mains dans les poches de son gilet, contempla avec un ravissement plein d'indifférence les « graffiti » glorifiant la cloison de la salle à manger.

Il désigna le soldat d'infanterie du bout de sa cigarette.

— Il y a de la patte, là-dedans.

Krühl et Pointe levèrent la tête mais ne répondirent pas.

Adrienne apporta le thé que l'étranger avala par petites gorgées.

Krühl lisait son journal. Pointe se faisait les ongles avec la petite lame de son couteau de poche.

L'étranger regarda encore le panneau, la table, les chaises et le visage dévoué de la fillette servante.

— Ma malle, dit-il, arrivera vers dix heures avec la voiture du boucher. Si je

différentes pièces de son costume de chasse en toile rouge. Quand il eut terminé il trempa une brosse à cheveux dans un pot à eau ébréché et lissa soigneusement ses cheveux blancs avant de les partager par une raie impeccable. Sa toilette était terminée.

— Allons-y ! dit-il.

Krühl et lui descendirent dans la salle à manger où M^{me} Plœdac apprêtait trois bols et des tartines taillées dans la plus grande largeur de la miché.

ne suis pas là, vous trouverez bien quelqu'un pour vous donner un coup de main et la monter dans ma chambre ?

— Oh ! dame oui, Monsieur, répondit Adrienne.

— A quelle heure mange-t-on ?

— A midi, Monsieur.

— C'est normal, fit l'inconnu. Il n'y a rien à dire. Je vais aller faire un petit tour au bord de la mer. Excellent la mer, beaucoup d'iode.

Il reprit son chapeau, s'inclina devant Krühl, devant Pointe et sortit.

— Comment s'appelle ce petit chérubin ? demanda Krühl.

— Ah ! attendez... Sam... Sam... mais M^{me} Plœdac ! va vous le dire... M^{me} Plœdac, comment s'appelle le nouveau Monsieur ?

M^{me} Plœdac prit un grand registre qu'elle ouvrit. Elle regarda avec attention une page couverte d'une grande écriture malhabile et finalement s'approcha de Pointe. Tenez, lisez vous-même, je ne vois plus bien.

Krühl et Pointe penchèrent la tête sur le registre. « Il s'appelle Samuel Eliasar, » dirent-ils en même temps.

— Samuel Eliasar ! répéta Pointe. Et tout

qui n'éprouvait aucune sympathie pour Samuel Eliasar, s'en alla faire une neuve à Pont-Aven, selon son habitude, car il savait y rencontrer Wilson, le peintre américain dont il avait apprécié à maintes reprises les largesses gastronomiques. Désiré Pointe était de la gueule comme un matin, et pour un bon dîner on l'aurait fait marcher, pieds nus, en chemise et la corde au cou, jusqu'à Saint-Anne d'Auray.



KRÜHL, COURUT JUSQU'À LA FENÊTRE.

Pour l'ordinaire Krühl ne se souciait guère des fugues de son camarade, mais pour cette fois, la perspective de demeurer seul avec le jeune Eliasar le plongea dans une crise de misanthropie larvante.

Il confia son dégoût des choses et des hommes à son chat Rackam dont l'indifférence acheva de l'éceurer.

En outre, M^{me} Plœdac manifestait à son gré trop de sympathie pour le nouvel arrivant.

— C'est toujours comme ça, se plaignait-il chez Marie-Anne. Tout nouveau, tout beau. La mère Plœdac en rabattr.

« Enfin, Marie-Anne, voilà une maison où je dépense autant que dix clients ordinaires, on n'a pas plus de considération pour moi que pour Pointe. Comment trouvez-vous ça ? »

— C'est qu'il est gentil, ripostait la jolie fille.

— Bouh ! bouh ! peuh ! Il est gentil. Vous ne savez dire autre chose. C'est bien les femmes. Voilà un bougre qui est fichu comme l'as de pique. Il est à peu près aussi gras qu'une bicyclette sans ses pneus. Mais ça ne fait rien, tel qu'il est, avec sa tête de sansonnet vicieux, Adonis n'est qu'un panaris réincarné à côté de cet avorton.

— Vous dites ça parce que vous êtes jaloux.

— Jaloux ! Et de qui et de quoi ?

Marie-Anne, n'ayant rien à répondre, demanda :

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— La porte, répondit Krühl de mauvaise humeur ; puis se ravisant :

— Donne-moi du porto.

Marie-Anne le servit.

— Est-ce qu'il vient souvent ici ?

— Ma foi, non. Quelquefois le matin, en allant chercher ses lettres au bourg.

— Quel est son métier, s'il en a un ?

— Je crois qu'il m'a dit comme ça qu'il était médecin, mais qu'il écrivait des livres. Il m'a dit qu'il était venu ici pour écrire un livre, et qu'il parlerait de moi dans son roman.

— C'est son affaire, dit Krühl, mais si j'ai un conseil à lui donner, c'est de ne pas se livrer à cette sorte de plaisanterie avec moi. Dame non !

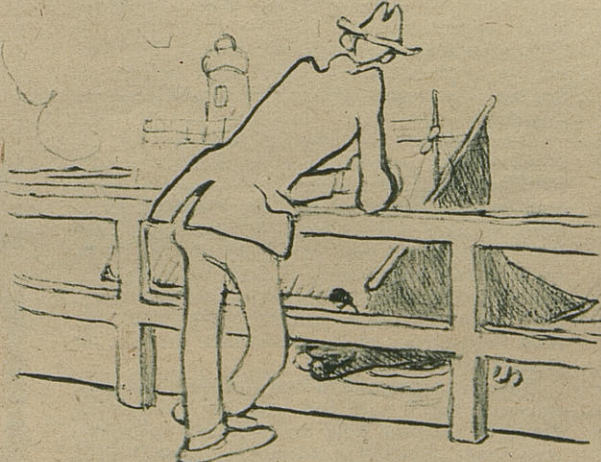
Le lendemain, le surlendemain, jusqu'à la fin de la semaine, on le vit dans



UN COUP MAL JOUÉ ARRÊTA LA PARTIE.

aussitôt il plissa son front dans un effort, intense pour plonger dans le passé. Il en était ainsi chaque fois qu'il rencontrait une personne nouvelle sur sa route. Quand il eut acquis la certitude qu'il ne devait pas un sou à ce Samuel Eliasar, il respira plus librement et reprit sa désinvolture coutumière.

Pendant quatre ou cinq jours les trois hommes cérémonieux et distraits déjeunèrent et soupèrent en tête à tête. Puis Désiré Pointe,



VU DE DOS, L'ÉTRANGER NE PARAÎSSAIT PAS TRÈS IMPORTANT.

tous les estaminets de la région promenant son désœuvrement et son humeur agressive.

Il ne prenait plus ses repas à l'hôtel Ploëdac, mais préférait casser la croûte au hasard : tantôt avec Bébé Salé, tantôt dans la barque du fils Palourde, le boîteux, tantôt avec Boutron, son confident.

Quand il ne jouait pas aux cartes, il fulminait contre Mossieu Eliasar, ce Mossieu, ce petit Mossieu, répétait-il avec emphase.

Les Bretons le laissaient dire, sans pour cela partager son animosité. Ils pensaient que peut-être — on avait vu des miracles plus étonnants, — la venue du « Parisien » ramènerait la sardine dans leurs eaux.

Depuis quelques années l'unique préoccupation des hommes de la Côte consistait à se demander ce que la sardine pouvait bien être devenue. Avec le fétichisme tranquille du pays, ils espéraient que tout événement venant troubler la tranquillité de leur existence contemplative encouragerait peut-être la sardine à faire sa réapparition. La déclaration de guerre n'avait pas influencé ce poisson. La venue d'Eliasar pouvait agir avec plus d'efficacité.

D'un autre côté Joseph Krühl payait à boire. Dans ces conditions, la vie gardait encore quelque apparence d'intérêt. Et l'on buvait, en compagnie de Krühl, quelquefois très tard dans la nuit. Et l'on dansait dans les salles d'auberge enfumées, sur l'air de « Maké braou poctek », pour reprendre, dégrisé par le froid, chacun sa route, dans la nuit sonore, où les pas résonnaient comme sur les dalles d'une église.

IV

LA LANDE ET MARIE DU FAOUEY.

Sam Eliasar, ou le solitaire malgré lui, errait de son côté à l'aventure, entrant chez Marie-Anne alors que Krühl en sortait et se faisant ouvrir des huîtres chez Boutron au moment même où M. Krühl venait de s'en aller.

Il avait, lui aussi, le chandail à col roulé, et son éternelle cigarette aux lèvres; il s'adaptait à merveille l'air las et désabusé qui était, en quelque sorte, l'impôt que la lande mélancolique exigeait de ses admirateurs civilisés.

— Il est très gentil, ce Monsieur Krühl, disait-il à Marie-Anne méfiante.

— Il ne connaît pas sa fortune, répondait-elle.

— Et il habite toujours ici?

— D'un bout de l'année à l'autre.

— Ah ! bien, permettez-moi de vous dire que si j'avais la fortune de M. Krühl, je n'habiterais pas ici toute l'année. L'été je ne dis pas, mais l'hiver, c'est triste.

— C'est beau Paris? demanda Marie-Anne.

— Arch ! laissez-moi tranquille avec Paris, grimaca Samuel Eliasar. Tenez, Madame, Paris, Paris... (Il mit dans le creux de sa main un peu de cendre de cigarette et souffla dessus.) Voilà le cas que je fais de Paris.

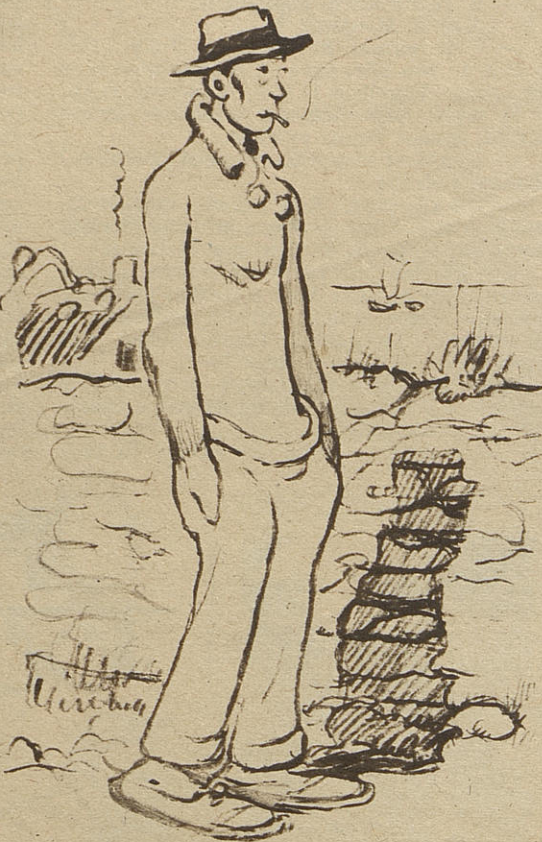
— menteur ! dit Marie-Anne.

Samuel Eliasar haussa les épaules, puis il ajouta : « C'est tout de même un drôle de type que ce Krühl. Hollandais, je crois, c'est ce qui explique sa présence ici. Moi je suis réformé — il montra son cœur, — mais j'ai tout de même tiré un an dans les tranchées de l'Artois. Enfin, pour en revenir à Krühl, que fait-il pour se distraire? Est-ce un peintre comme M. Pointe? On m'a dit qu'il possédait des livres rares de voyages. Écrit-il? Vous savez, je ne me lie pas facilement, lui non plus, à ce qu'il paraît. Alors on ne se parle pas beaucoup. Lui de son côté, moi du mien. Cela vaut mieux. Je suis venu ici pour être tranquille et travailler un roman. A Paris il faut être plus courageux que je ne le suis pour produire quelque chose qui vaille la peine d'être imprimé. C'est par le plus grand des hasards que je suis venu sur la Côte. J'avais un ami qui était de Quimperlé — il est mort à la guerre, — il me parlait souvent de son pays. Un beau jour, j'ai pensé à lui, j'ai pensé à son pays, et j'ai pensé à ma malle. »

En sortant de chez Marie-Anne, Samuel Eliasar se dirigea, par un chemin creux bordé de petits murs en pierres plates fixées les unes sur les autres sans ciment, vers la mer que l'on

apercevait à l'horizon, selon les accidents de la lande.

Eliasar marchait vite et sans prêter attention au paysage; il réfléchissait, absorbé dans des « combinaisons » qui mettaient un pli sou-



SAMUEL ELIASAR ÉTAIT UN HOMME DE VINGT-HUIT A TRENTE ANS.

cieux à son front. Eliasar se mordait les lèvres et faisait claquer ses doigts l'un contre l'autre et il marchait de plus en plus vite, sans but, dans un impérieux besoin de mouvement, ainsi qu'il est fréquent chez certains hommes d'action spontanée.

— Où suis-je venu me fourrer? pensait-il. Je possède cinq cents francs pour toute fortune. En ouvrant l'œil et dans ce pays cette somme me permettra de tenir deux mois. Et après? Après, c'est la mouise avec son cortège dénué d'agrèments. Je suis brûlé à Rouen, brûlé à Paris. Si je pouvais tomber cette excellente poire de Krühl : j'arriverais bien à lui soutirer quelques billets. Avec quelques billets, la situation se transforme. Je rentre à Paris, je paie des petites dettes et j'ai le temps de voir venir la belle occasion. Le Krühl en question m'a l'air d'une brute, avec beaucoup de fatuité dans la connaissance de son « moi ». Il y a aussi cet ivrogne amorphe de Pointe qui a dû exagérer les « tapages ». Dès qu'il s'apercevra que je chasse sur son terrain, ce ballot me débînera partout et, comme il y a plus de dix ans qu'il promène sa mistouffe de galet en galet, tout le monde ici me laissera tomber et l'on dressera toute une génération de clebs à me boulotter les fumerons.

Il sursauta. Brusquement devant lui une femme se dressait, barrant l'étroit sentier et tendant une main affreuse de saleté dans sa direction.

Elle était sans âge, avec une figure grasse, les yeux clos et la bouche molle. Sous sa coiffe blanche, quelques mèches grises, aussi souples que des radicelles de salsifis, s'échappaient, sans aucune prétention au dévergondage. Son jupon, jadis bleu foncé, avait pris, à la suite de très longs contacts avec l'eau de mer, le ton du vert Véronèse, et le velours des manches de son corsage, primitivement noir, offrait l'apparence et la consistance du cuir de Russie fatigué.

Elle chantonna : « Min-bon Mos-sieu, don-nais un-sou... hou ! » du ton que les gladiateurs devaient adopter pour envoyer leur fameux : *Ave Caesar morituri te salutant*. Le « hou ! » de la fin, expulsé en petite voix de tête, apportait

seul une note d'originalité dont l'effet ne manquait jamais d'être désagréable.

— Min-bon Mos-sieu, don-nais un sou... hou !

Un peu déconcerté, Samuel Eliasar fouilla dans la poche de son pantalon et ne trouva rien.

— Je n'ai pas de monnaie, ma brave femme, dit-il, ça sera pour un autre jour.

Il tourna le dos à la vieille et reprit sa marche, sur le sol élastique et moelleux couvert de mousse et de lichen qui feutraient ses pas.

— Quelle sale gueule! se dit Samuel Eliasar, qui n'était pourtant pas très impressionnable, mais qui ne put maîtriser un frisson.

Il reprit le cours de ses pensées tout en mordillant sa cigarette. Il n'aimait pas remuer son passé. Il possédait un esprit critique assez indépendant pour le juger peu honorable. Toujours des combinaisons, et quelles combinaisons ! d'où il sortait sans gloire et parfois sans argent. De vilaines figures d'aventuriers de basse classe et des coquines bêtement vénales surgissaient çà et là, dans le passé morne et parfois mystérieux d'Eliasar. L'avenir se dressait devant lui comme un mur si haut, si haut qu'il n'en distinguait pas le faite. « Je vais sûrement me casser la figure, pensa-t-il presque tout haut... Il faut que je me cramponne à Krühl ! » Il passa en revue et dans l'ordre les procédés infaillibles et classiques dont l'usage s'impose aux gens de sa catégorie. Mais, chose étrange, son esprit manquait de discipline... dans sa mémoire se précisait la silhouette ballonnée de la mendiante avec, ses jambes d'une maigre grotesque... A ses oreilles bourdonnait cette phrase dont il appréciait, malgré lui, la lancinante stupidité : « Min-bon Mos-sieu, don-nais un-sou... hou ! » Il exécuta avec un parfait souci d'imitation le « hou » final, puis satisfait, sans trop savoir pourquoi, il se retourna tout à coup.

La mendiante, les yeux clos, la bouche molle et la face tremblotante, était encore devant lui, tendant la main.

(A suivre.)

PIERRE MAC ORLAN.

Une publication merveilleuse !!!

EN VENTE PARTOUT

Photographies en couleurs prises, parfois, sous le bombardement !

Verdun

Vaux, Douaumont, le Mort-Homme, la Cote 304, le Ravin de la Mort, etc.

PHOTOGRAPHIES DIRECTES EN COULEURS

et Texte de GERVAIS-COURTELLEMONT

Série en 4 Fascicules

qui paraîtront successivement les 1^{er} et 15 Octobre, 1^{er} et 15 Novembre

Le Fascicule : 1 fr. 50

Dans chaque fascicule, 20 reproductions artistiques sur beau papier couché fort.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE — PARIS 30, rue de Provence

Le plus bel ouvrage sur la Guerre !!!

NOS AS RACONTES PAR EUX-MÊMES

(0 fr. 60) (le Numéro)

La Guerre Aérienne illustrée

En vente dans les Kiosques et dans les Bibliothèques des Gares.

J'ai vu..

LA SIXIÈME PHASE DE LA BATAILLE DES FLANDRES



Travailleurs gallois sur la crête de Passchendaele.



Ecossais amenant leurs prisonniers blessés au poste de secours.



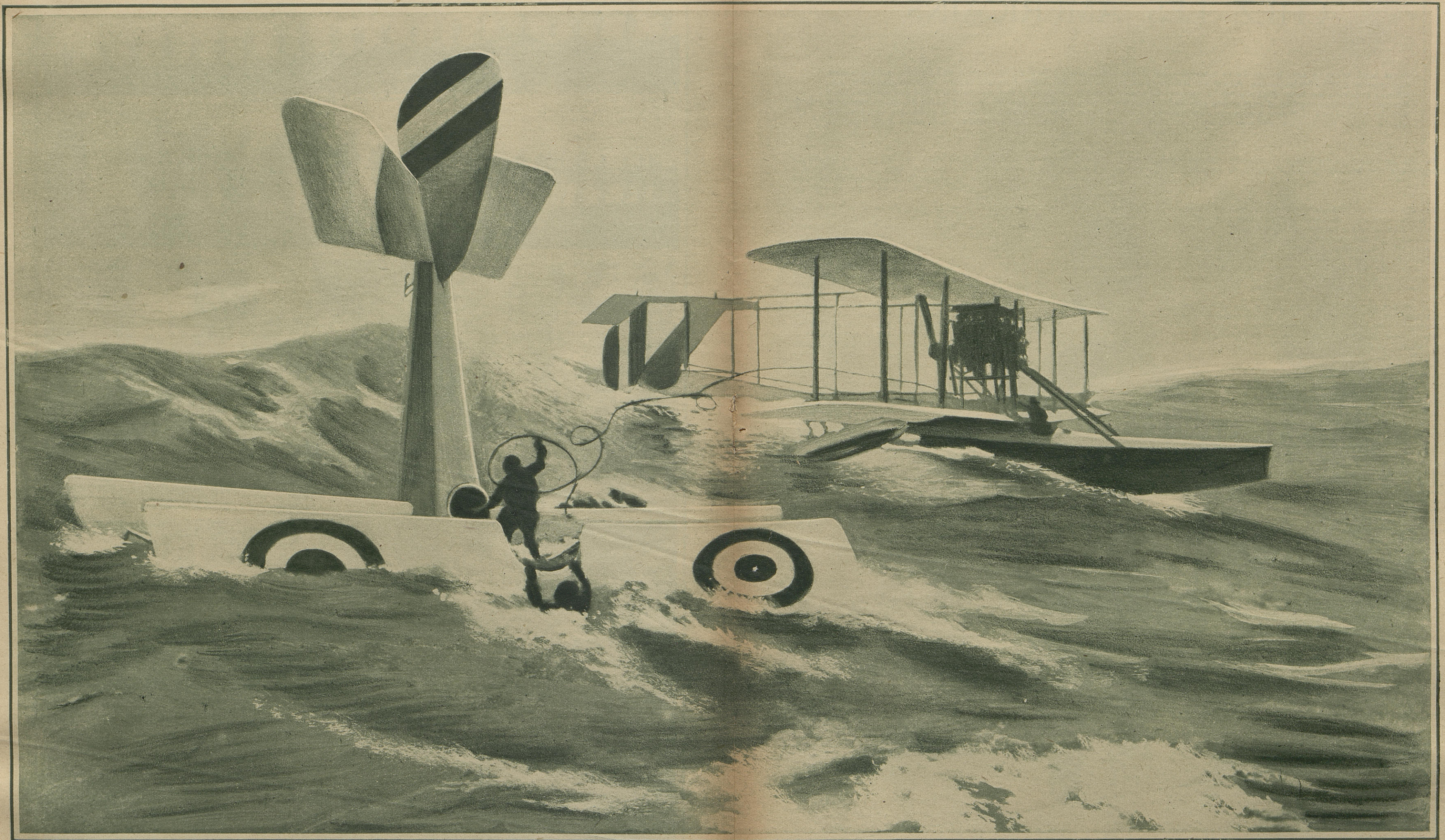
Brancardiers et sapeurs à l'entrée de Poelcapelle.



Les ambulances automobiles de la Red Cross évacuant les grands blessés allemands.

Cette bataille, qui débute le 7 juin par la conquête de la crête de Messines, se poursuit implacablement; la sixième phase, qui a valu aux soldats de sir Douglas Haig la possession du village de Poelcapelle et la conquête des crêtes de Passchendaele, alors que l'armée française du général Anthoine atteignait les lisières

sud de la redoutable forêt d'Houthulst, a montré que les troupes alliées savaient braver les intempéries. La plaine Roulers-Menin-Courtrai va voir tomber le dernier rideau de défenses qui la masque, et le kronprinz de Bavière devra, ou se décider à une retraite d'assez vaste amplitude, ou s'enfuir dans ses entonnoirs.



UN SAUVETAGE ÉMOUVANT DANS LA MANCHE : UN HYDRAVION VOLE AU SECOURS D'UN AVION SUR LE POINT DE DISPARAITRE DANS LES FLOTS

Lorsqu'ils revenaient d'une de leurs attaques sur Londres, un avion français vint livrer bataille, en compagnie d'une escadrille, aux fokkers allemands qui regagnaient leur base. Mais

plusieurs balles avaient troué son réservoir et l'avion fut précipité à la mer. Il s'y serait infailliblement perdu si un hydravion, qui avait suivi les phases du combat, ne se fût porté à son secours.

Déjà, en effet, la queue seule avec le pilote et son passager restaient hors de l'eau. La composition que nous donnons ci-dessus fixe l'instant où l'équipage de l'hydravion jette une corde

au pilote de l'aéroplane blessé; celui-ci put s'y cramponner avec son mitrailleur et se réfugier sains et saufs à bord de l'hydravion qui regagna sa base tandis que leur avion disparaissait sous les flots.

CHEZ LES AMÉRICAINS

Sous peu, c'est le secrétaire de la Guerre aux Etats-Unis qui l'affirma, le noyau des forces américaines dépassera 1 300 000 hommes. Ainsi les Allemands, qui n'avaient jamais voulu croire que la grande république américaine leur déclarerait la guerre, devront bientôt compter avec ces soldats qui par-dessus tout donnent une impression d'étonnante solidité. C'est d'ailleurs ce qui apparaît à la lecture du remarquable article publié par *le Figaro* que nous reproduisons ici, et dans lequel Polybe, l'éminent écrivain, retrace la visite qu'il fit à l'un de ces camps où s'instruisent les troupes américaines qui sans interruption débarquent en France.

Je viens de visiter les Américains dans leurs cantonnements, leurs campements, sur les longs plateaux coupés de tranchées d'exercice.

Les Allemands ne redoutent encore l'entrée en scène de l'armée américaine que pour une seule raison : commerçants et industriels avisés, ils se disent que chaque goutte de sang américain qu'ils auront versée retardera encore la reprise de leurs relations d'affaires, après la paix, avec la grande République. *Business*, la raison est forte. Or, il y a pour eux, bien qu'ils s'en taisent, une autre raison d'avoir peur de l'avenir, et qui n'est pas moins forte, et c'est le magnifique instrument de guerre que va devenir l'armée américaine.

La psychologie des Allemands, qui a été si souvent en défaut, ne l'a peut-être pas été à aucun moment plus gravement qu'à l'endroit des Américains.

Ils se sont imaginé d'abord que cette nation, la plus riche du monde et la plus profondément pénétrée des idées de paix, et qui tirait de si immenses bénéfices d'argent de sa neutralité, supporterait tout plutôt que de courir, elle aussi, les risques de la guerre.

Il leur échappa — simplement, — que l'esprit pratique des Américains ne serait guère supérieur au grossier réalisme prussien s'il n'était pas, ainsi qu'il l'est, complété, couronné et, à vrai dire, dirigé par cet idéalisme moral et religieux qui a frappé vivement l'attention de tous les bons observateurs, un Bergson ou un Boutroux, et dont la plus haute expression est chez le fermier des grandes régions agricoles, être noble par excellence et le plus ardent aujourd'hui pour la guerre à outrance.

Pareillement, les Allemands ne veulent pas aujourd'hui s'avouer à eux-mêmes que la République américaine ne serait point sortie du testament de Washington pour entrer, à l'heure la plus grave de l'histoire, dans la politique mondiale, si elle n'était pas résolue à employer toutes les ressources de son génie et toutes ses ressources matérielles à la constitution, qui ne saurait être sans doute l'œuvre d'un jour, d'une armée qui ne le cédera à aucune autre, tout comme ne le cèdent déjà à aucune autre son industrie, sa banque ou sa science.

Ce que les Américains entreprennent, ils ont, toujours, la volonté de le faire bien, à fond.

Bien que les deux plus vieilles nations militaires du monde, nous avons, les Allemands et nous, appris la guerre depuis le commencement de la guerre, et il n'y a pas beaucoup de nos idées d'il y a quatre ans qui aient résisté à l'expérience des faits et qui n'aient évolué sous la loi de circonstances qu'il était impossible de prévoir.

Mais cette longue et dure éducation, les soldats américains, ceux qui sont parmi nous, et ceux qui se forment de l'autre côté de l'Océan, n'auront pas à la faire à leurs dépens ; et ils vont bénéficier tout de suite, soit avec des instructeurs anglais, soit avec les nôtres, des résultats de nos expériences.

Le soldat américain, quand il prendra la tranchée, sera donc formé à toute la tactique de la guerre moderne ; il sera, comme il dit, *up to date*.

Il parle la même langue que l'instructeur anglais ; sa manière de voir et de comprendre les choses est, par contre, plus rapprochée de la nôtre que de celle des Anglais.

Nous avons, les Anglais et nous, conçu les uns pour les autres une estime et une amitié qui vont croissant tous les jours. Pourtant, il y a très souvent entre nous, en raison de la personnalité très marquée d'ancienne date des Anglais, comme un mur qui n'existe pas entre nous et les Américains.

Il est assez difficile d'expliquer la cause de ce phénomène, sauf, peut-être, qu'il est l'un des corollaires de la loi même qui a régi la formation de l'individu américain, le plus composite qui soit et qui se distingue pourtant à première vue.

Je regardais hier une unité américaine où abondaient des soldats d'origines très variées, française, polonaise, tchèque, allemande, anglaise, canadienne, ainsi que leurs noms le révélaient ; tous avaient le même type, dû apparemment aux influences combinées du sol, de l'air, de l'éducation première ; mais l'intelligence de chacun a manifestement plus d'ouvertures sur le dehors que n'en a celle de l'homme d'une seule lignée et d'un seul terroir, comme c'est aussi le cas de l'intelligence du voyageur quand on la compare à celle du sédentaire.

Quoi qu'il en soit, le soldat américain apprend, c'est un fait, avec une rapidité singulière, qui surprend ses instructeurs, ayant la volonté d'apprendre et une grande facilité à comprendre. Si j'en crois de bons juges, il apprendrait même trop vite, et il faut plus de temps à le persuader qu'il ne suffit pas de savoir, mais que la maîtrise n'arrive qu'après une pratique prolongée de ce que l'on sait.

(A suivre.)

POLYBE.



DEUX SEMAINES DE GUERRE : du 26 septembre au 9 octobre.

MERCREDI 26 SEPTEMBRE. — Deux collaborateurs du *Bonnet Rouge*, Jacques Landau et Goldsky, sont arrêtés.

JEUDI 27. — Reprise de l'offensive anglaise sur le front d'Ypres, les Anglais font un millier de prisonniers.

VENDREDI 28. — Le président Monier est déféré à la Cour de cassation pour faute professionnelle dans l'affaire Bolo.
— Mort du peintre Degas.

SAMEDI 29. — Le chancelier Michaelis annonce qu'il ne dévoilera pas les buts de guerre de l'Allemagne.

DIMANCHE 30. — Le roi d'Italie visite le front français.
— Arrestation de Bolo-Pacha.

LUNDI 1^{er} OCTOBRE. — Sur le plateau de Bainsizza, les Italiens font 2 000 prisonniers.

MARDI 2. — Grande victoire anglaise à Ramidié en Mésopotamie. Nos alliés font plusieurs milliers de prisonniers dont le général en chef Ahmed-Pacha.
— Les Allemands renouvellent leurs raids sur Londres.

MERCREDI 3. — Raid d'avions français sur Baden.

JEUDI 4. — Les Anglais remportent une victoire à Poelcapelle et font 4 500 prisonniers.
— Grave débat à la Chambre au sujet des accusations formulées par M. Léon Daudet contre M. Malvy.

VENDREDI 5. — En Grèce, on arrête M. Lambros.

SAMEDI 6. — Arrestation du député Turmel.

DIMANCHE 7. — Le Pérou et l'Uruguay rompent avec l'Allemagne.

LUNDI 8. — L'U.B 293 s'évade de Cadix.

MARDI 9. — Dans les Flandres, les Français atteignent la forêt d'Houthulst et les Anglais prennent Poelcapelle.
— Arrestation de M^{me} Turmel.
— Mort du Khédive d'Egypte Hussein-Kemal.

Des suppressions demandées par la Censure nous contraignent à ajourner au prochain numéro la suite de l'épouvantable relation de Gérard Bauer *Du Sang dans la Mer*. Pour répondre au désir de nombre de nos lecteurs nous tenons, à leur disposition les 20 numéros où ce roman a été publié, à 1 franc franco et par courrier contre un mandat de 5 fr. adressé à l'Administration de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence.

J'ai vu...

PETITES SALONICIENNES

FUYANT L'INCENDIE



Ce groupe pitoyable et charmant et qui se détache de la muraille grise comme un bas-relief antique a été pris au matin de l'incendie qui détruisit les vieux quartiers du grand port de l'Égée. Les fillettes,

encore apeurées, ont eu à peine le temps de revêtir leurs oripeaux bariolés et sordides. Fixant l'immense brasier qui rougeoit l'horizon elles regardent peut-être flamber au loin leur maison....

L'EMBUSQUÉ

Victor Durouchoux, membre à vie de la classe 1904, avait pourtant vécu, civilement et pacifiquement, sur sa solide réputation d'« insuffisant nitral ». Exempté, il épargnait à son cœur sensible les émotions et la course à pied, les veilles et les jeûnes, voire les jeunes et les vieilles... de sorte qu'il se portait aussi parfaitement que le peut faire un riche cardiaque provincial, dépourvu de vertus manifestes comme de vices secrets.

Pendant la paix, sa petite ville avait été indulgente à son exemption ; tout changea à dater du jour où, la population mâle ayant été mobilisée, l'élément féminin commença de vitupérer les jaquettes et les chapeaux melons.

Lors, pour se faire pardonner son « cas », Durouchoux fonda, et entretint de ses deniers, un hôpital bénévole où il passa toutes ses nuits, comme infirmier volontaire, dans le service des contagieux. Il y gagna successivement la typhoïde, la variole, la scarlatine et la gale ; mais aussi — juste récompense, — la médaille des épidémies. Cette distinction ne fut point accueillie sans réserves, telles que : « Le mien, *médèm*, a été blessé en Champagne, et il n'a pas la croix de guerre ! » Il se trouvait toujours, comme par hasard, sur le passage du récent médaillé, quelque groupe de mégères pour commenter, à haute et intelligible voix, certaines feuilles publiques qui s'étaient fait une belle clientèle de mères de famille en maltraitant les embusqués.

Embusqué ! L'insulte, sifflée par cent voix vipérines, mettait hors de lui Victor Durouchoux. Toutefois, comme il est impossible à la raison isolée de museler l'injustice collective, c'est lui qui fut obligé de céder. Il contracta donc un engagement spécial, non pour servir une bureaucratie que la malfaisante renommée eût dénoncée comme nouvelle embuscade, mais en qualité de

manutentionnaire, dur métier. Dès l'aube, il coltina courageusement maints fardeaux ; au premier crépuscule, il était déjà épuisé. Déclaré impropre aux travaux de force, il n'eut qu'à se promener dans la cour de la caserne. Ses camarades de la veille, qui passaient pliés sous le faix, l'interpellèrent ainsi : « Eha ! l'embusqué ! »

Plein d'amertume, il ambitionna le service armé ; ses démarches le révélaient patriote si acharné qu'on l'y voulut bien verser ; et c'est sous le sobre uniforme d'artilleur qu'il revint au pays dès qu'il en eut, pour sept jours, obtenu licence.

Les premières personnes de connaissance qu'il rencontra furent trois poilus vêtus de bleu horizon qui lui avaient d'innombrables obligations et le traitaient jadis fort respectueusement. Ils lui donnèrent de fortes bourrades, puis le tutoyèrent en ces termes : « T'as le filon, gros malin. La lourde ! tu parles d'une embuscade ! »

C'en était trop. Il sollicita et obtint l'infanterie, où il fut copieusement baptisé d'embusqué par ceux qui revenaient des tranchées lorsqu'on le mit à l'entraînement, puis par ceux de la première ligne lorsqu'on l'installa dans les secondes. Il fut enfin, lui aussi, à une portée de grenades des casques à pointe.

« Cette fois, pensa-t-il, le diable y serait, je suis irréprochable. »

Car quelle arme est plus exposée que l'infanterie, et quelle plus près des Boches ?

Sur ces entrefaites, des « bonhommes » du génie, par ce qu'ils effectuèrent sous ses yeux, ébranlèrent sa belle assurance. Il en vit qui, au moyen de mines et de sapes, se rapprochaient encore de l'ennemi ; et d'autres qui creusaient, en avant de la tranchée, des « parallèles de départ » pour une attaque prochaine.

Alors, quoi?... Lui, Durouchoux, ne pouvait pourtant passer sa vie à changer

d'arme comme de chemise ! Il finit toutefois par trouver une solution : on le vit recevoir le périlleux honneur d'un poste d'écoute. De là il percevait le froissement des journaux des lecteurs allemands, proches à être touchés presque en allongeant le bras. Il en revint tout glorieux, pour s'entendre inviter par des « nettoyeurs » qui partaient en mission :

« Nous, mon vieil embusqué, on va jusque chez eux ! »

Ivre de rage et d'émulation, et bien que n'ayant reçu aucun ordre, il saisit alors un couteau à virole et s'élança à leur suite.

Un grand pendard de lieutenant, qui n'était pas tout à fait mort, lui fit, à bout portant, sauter la cervelle.

Instantanément, la belle âme de Durouchoux monta aux cieux.

Elle y rejoignit celles des camarades défunts, qui trônaient dans la paix éternelle. Dieu fit un signe, et Saint-Pierre s'avança, tenant en mains le livre d'or des Poilus. Il l'ouvrit à la lettre D et fit la lecture de l'article Durouchoux (Victor). Le nouveau mort, pétrifié d'étonnement et de confusion, entendit dévider la litanie de ses vertus militaires. On y suivait pas à pas la trace des successives abnégations de son volontariat. Aux derniers mots, l'Éternel, enthousiasmé, ouvrit les bras et s'écria :

« Ceci dépasse tous les plus beaux faits d'armes. Viens, Durouchoux, mon très cher fils, à mon côté ; tu siègeras à ma droite, parmi les meilleurs élus. »

Durouchoux s'assit avec le plus grand respect ; mais à ce moment un murmure s'éleva. C'était le chœur de ses anciens « poteaux » ; et il susurrerait, ce chœur béatifié, textuellement ceci :

« Ce sacré Durouchoux ! Il est incorrigible. Le voilà maintenant qui a trouvé le moyen de s'embusquer à la droite de Dieu !! »

MARCEL HERVIEU.

BAIN DE PIEDS JAPONAIS
Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur
30
Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

FORCES INCONNUES
Avec la **MAYONNAISE**, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 56. GRATIS.

PELADE NOTICE GRATUITE BENIT, pharmacien, 26, rue Matabiau, Toulouse.

26^e MILLE
NOUVELLE ÉDITION
L'ÉNIGME DE CHARLEROI
par Gabriel HANOTAUX
de l'Académie Française,
ancien Ministre des Affaires Étrangères.
Un vol. in-18, 128 pages, 4 cartes. 1 fr. 50
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux — N'a pas de similaire. — Eau de table, non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Saison du 1^{er} Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

Eaux Calciques — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RESOLUTIVES, TONIQUE ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques, Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, Etats hémorroïdaires, Affections de la Matrice, Troubles de la Menstruation (Étaffements et Vapeurs, Age critique), Anémies diverses, Etats nerveux divers, Neurasthénie

HOTELS DE PREMIER ORDRE

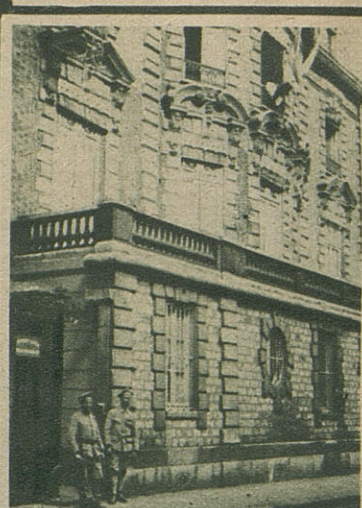
EN MARGE DE LA GUERRE



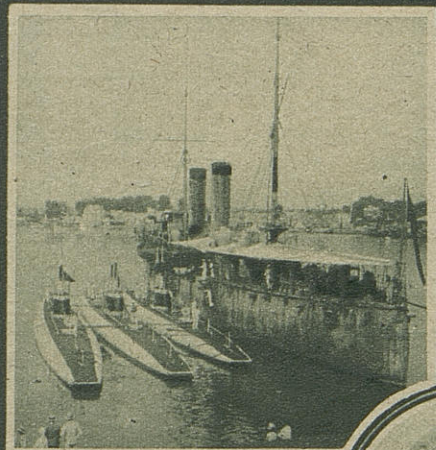
A Pétrograd le général Soukhomlinoff et sa femme devant le conseil de guerre.



Le caricaturiste Barrère (+) en mission sur le front de Champagne, croquant des silhouettes de prisonniers allemands qui lui servent pour ses caricatures.



L'hôtel de la mission militaire franco-polonaise à Paris, 4, rue Chanaleilles.



A Tarragone: trois sous-marins construits dans l'arsenal de la Spezia arrivent en Espagne.



Une mission japonaise aux Etats-Unis: de gauche à droite: amiral Takashita, M. Mac-Nab; vicomte Kikujiro-Iskie, chef de la mission; M. Long; général Sugano.



L'écrivain Gaston Sorbets dans sa tranchée en Champagne, où il écrivit *Lueurs et Restes de la Guerre* qui sont édités.



Le brigadier d'artillerie Pierre Baschet, fils du directeur de l'« Illustration », mort glorieusement au champ d'honneur.



Le contre-amiral Biard mort récemment en mer à la suite d'un accident.



L'avocat Bonzon sortant de la prison de Fresnes où était incarcéré Bolo-Pacha.



L'ex-Khédive Abbas-Hilmi qui remit les premiers fonds à Bolo.



La divette Pomponette, l'étoile de *Come Along*, la spirituelle revue de MM. Curonsky et Briquet-Barklett au théâtre Caumartin.



Mlle Andrée de Luzanges, l'amie de l'ex-Khédive Abbas-Hilmi.



La cantatrice Marie Lafargue qui témoigna au sujet de ses relations avec Bolo-Pacha.



Le capitaine Bouchardon chargé de l'instruction de l'affaire Bolo and Co.

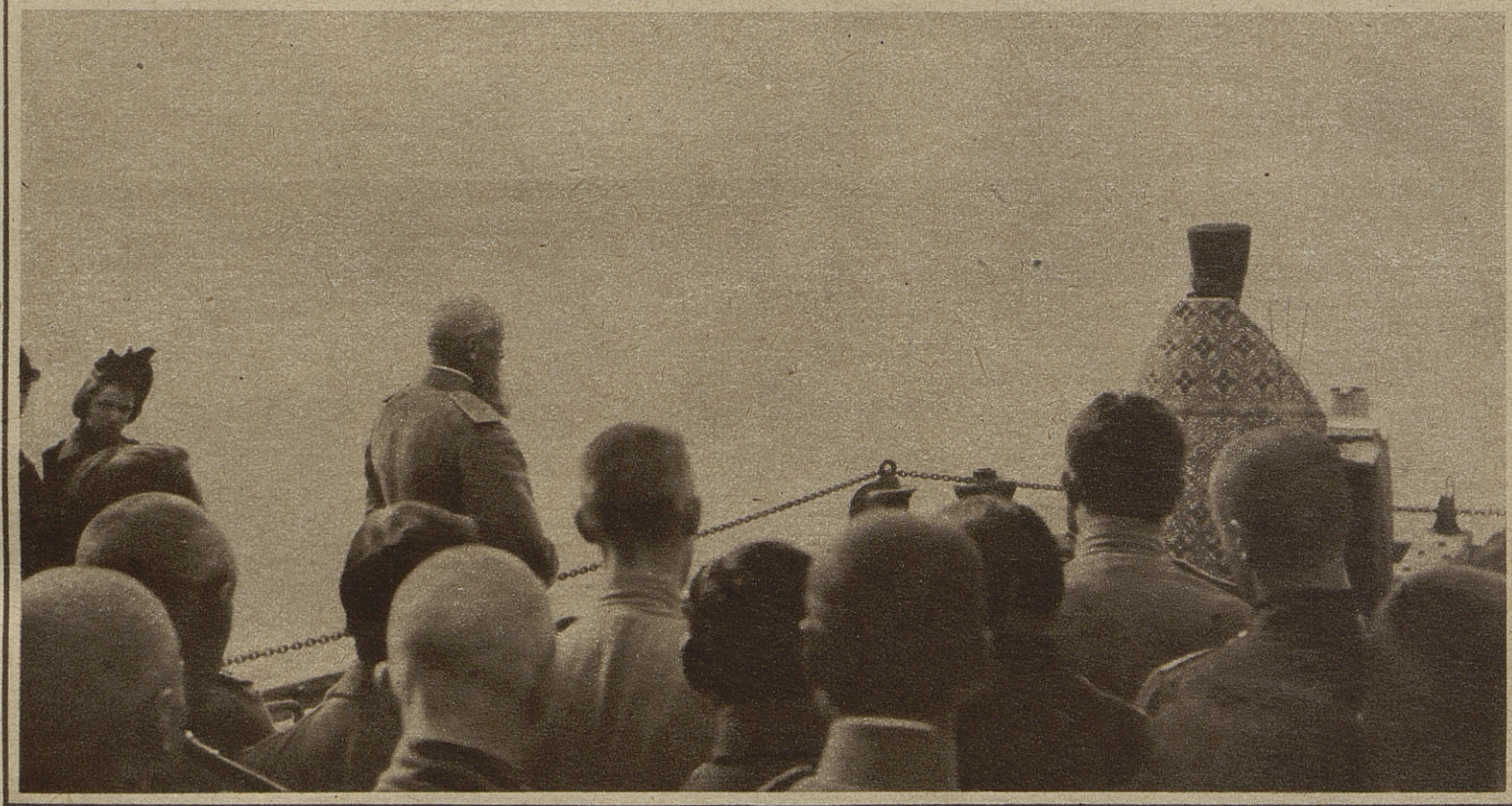


Mlle Bolo, femme de l'aventurier qui affirma qu'elle ignorait tout des actes de son mari.



M. Léon Daudet, le directeur de l'« Action Française » qui accusa de trahison M. Malvy.

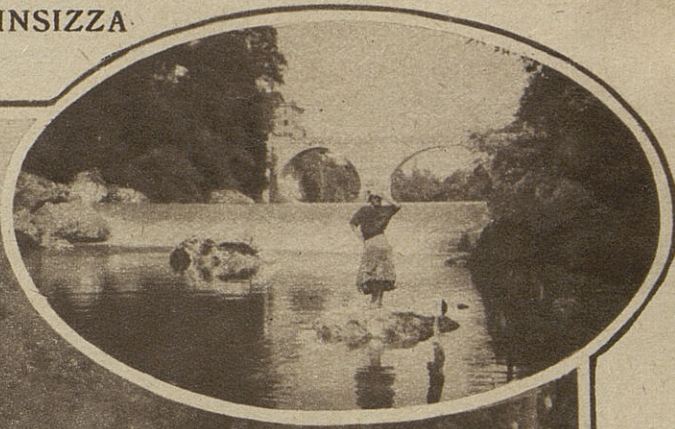
ET LES RUSSES DÉBARQUENT TOUJOURS EN FRANCE



On dit que ce sont là les meilleurs éléments de l'armée russe, ceux que n'a pas encore touchés la propagande maximaliste et qui savent que la désertion de leur patrie au pacte juré la vouerait à l'exécration du monde et ferait d'eux, dans un délai plus ou moins long, les véritables serfs de l'Allemagne. Les voici par mille sur le

pont du transport qui les amène en France. On remarquera que tous portent leur ceinture de sauvetage, car le document a été pris dans la zone dangereuse où opèrent les sous-marins allemands. Dans le document du bas, un pope, devant l'assemblée recueillie, célèbre l'office sur le pont même du navire qui bientôt touchera terre.

J'ai vu.
**LES ITALIENS SUR L'ISONZO
 ET LE PLATEAU DE BAINSIZZA.**



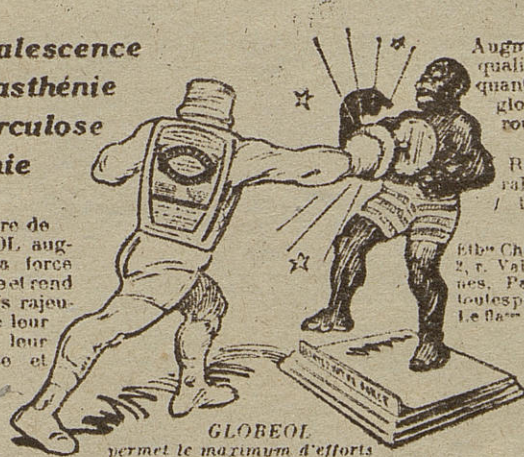
Depuis la dernière offensive italienne la menace est devenue sérieuse pour l'Autriche-Hongrie, qui ne doit plus subir beaucoup d'échecs de cette envergure si elle ne veut pas que la guerre tourne au désastre. Un sérieux examen de la situation témoigne que, pour l'emploi de ses forces, l'Autriche est fondée à ne plus penser qu'à soi et qu'elle doit être plus disposée à réclamer l'appui d'effectifs allemands qu'à gaspiller les siens pour le roi de Prusse.

Globéol

donne de la force

**Convalescence
 Neurasthénie
 Tuberculose
 Anémie**

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur



Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.

6th^e Chatelein, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
 Le flacon 7.20
 les 3 flacons 20 fr.

L'OPINION MÉDICALE:

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

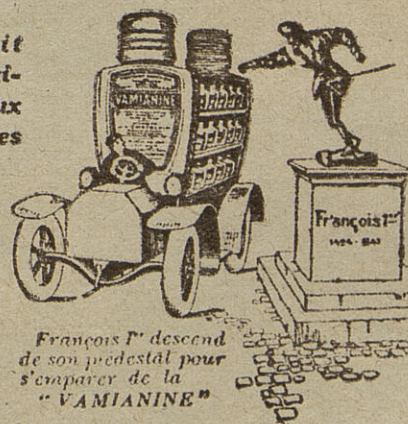
« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence)

VAMIANINE

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique non toxique à base de métaux précieux et de plantes spéciales.



**Psoriasis
 Eczéma
 Acné
 Ulcères**

L'OPINION MÉDICALE:

« La Vamianine vient s'ajouter très heureusement à l'arsenal thérapeutique de la syphilis et des dermatoses, en comblant la lacune laissée par la chimio-résistance si longtemps ignorée. Cette découverte vient à son heure et fournit au médecin une arme très active et sans danger contre des affections si souvent insuffisamment soignées. »

D^r FAIVRE,
 Professeur de clinique interne,
 à l'Université de Poitiers.

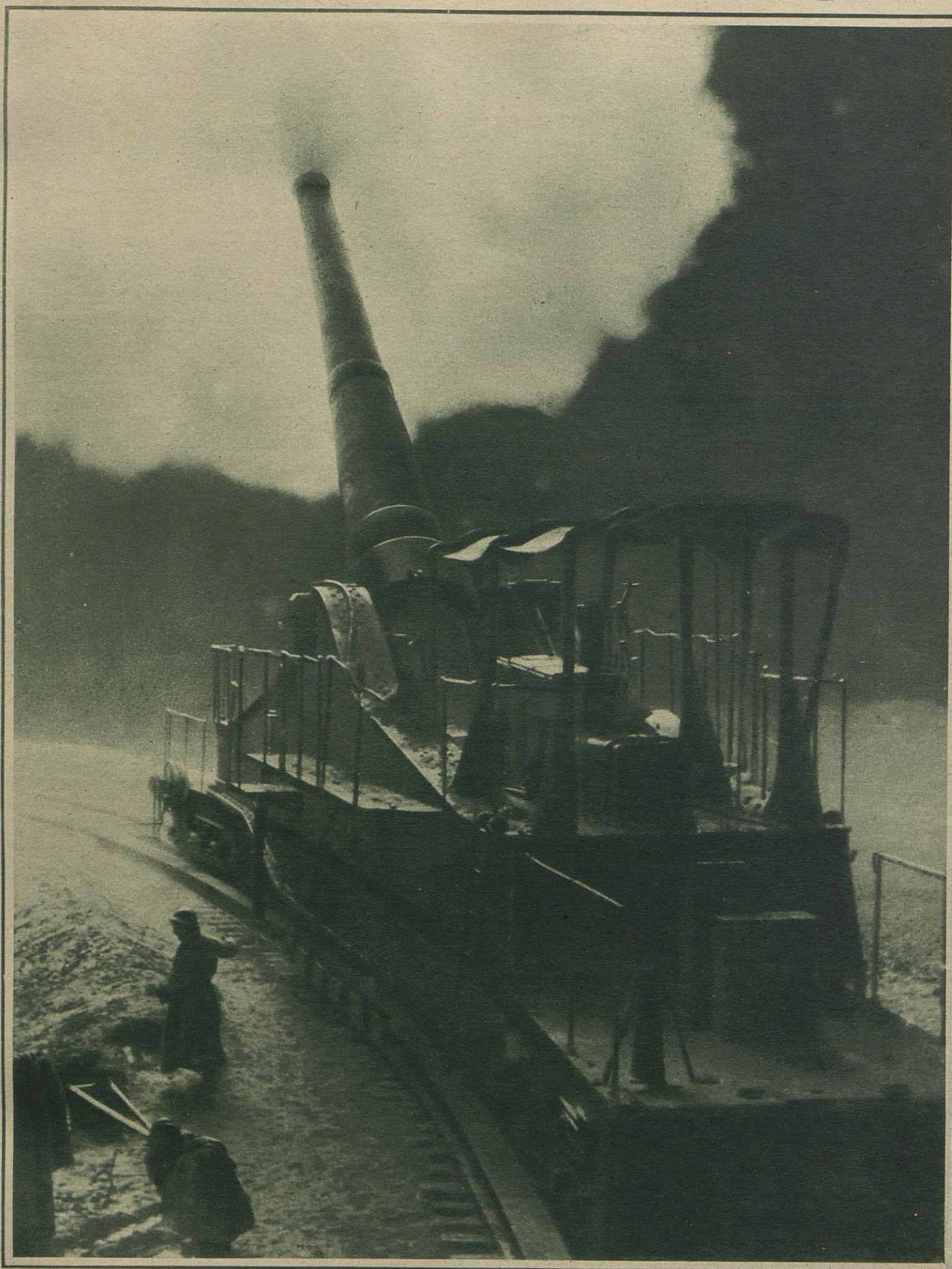
BROCHURE
 SUR DEMANDE

Laboratoires de EURODONAL, 7, rue de Valenciennes, Paris. F^o 11 fr.



J'ai vu.

UN BEAU COUP DE CANON A DEUX HEURES DU MATIN



C'est sur le front des Flandres, sur cette partie où l'artillerie française joue son rôle tandis que les gros canons britanniques pilonnent la route de Menin. Le monstre a été amené sur sa voie spéciale, et mis en batterie, la gueule braquée vers le ciel noir. Un bref commandement, les servants qui tous ont les oreilles bouchées

avec de l'ouate se sont éloignés. Seul, le tireur est resté, le tire-feu dans la main. Un soubresaut terrible cabre l'énorme pièce qui s'entoure d'une lueur fuligineuse, et une détonation formidable ébranle l'atmosphère. A dix kilomètres de là, la pesante masse de l'obus pesant une tonne écrase, pulvérise, les "boîtes à pilules" ennemies.